

→ **Juillet 2017**

Sur la photo de mariage de ma mère, on voit aussi mon père. Ma mère est belle avec ses cheveux noirs en cascade sur les hanches, un voile blanc entoure son visage de poupée perdue. Ses lèvres, colorées par le photographe, sont vermeilles. Mon père ressemble à Charlot en beaucoup moins drôle. Je ne devrais pas dire du mal de mes parents. Ma mère me l'a souvent répété : « Le paradis est sous mon pied, à ta mort il ne te sera offert que si je le décide. »

Je crois qu'après ces lignes, le paradis me sera définitivement fermé. De toute manière, je ne comptais plus sur cette félicité. Mon péché naquit avant ma naissance) et jamais je n'obéirai au pied de ma mère, dût-elle me le mettre encore dans la figure, ce qu'elle fit, en effet, assez souvent, pour vérifier l'adage ancestral.

En apparaissant le jour saint, un Vendredi, ma mère suivit un destin hors du commun.

Ma mère s'appelle donc Vendredi. Mon oncle Jeudi. J'ai un autre oncle qui s'appelle Samedi. Ma grand-mère manquait sans doute d'imagination. Précisons qu'elle fut enceinte au moins quinze fois, qu'elle accoucha onze fois et que, seuls sept enfants, portant le nom des sept jours de la semaine, survécurent. Il faut accorder à Mère-grand non seulement la connaissance des jours de la semaine mais aussi une rage d'accoucher admirable. Tantôt elle langeait un nourrisson, tantôt elle le rendait à la terre. Je ne compte pas les mois où les marmots indistincts pendaient à ses mamelles.

→ 6 août 2017

1

## Histoire drôle

J'ai mis longtemps à me rendre compte qu'elle était ma mère, ma mère à moi. Non pas une gardienne intermittente de mon existence, mais bien celle que je devrais appeler *maman*, la femme dans laquelle j'avais uriné et pompé les nutriments nécessaires à ma gestation. J'ai mis encore plus de temps à comprendre que j'étais du même sexe que ma mère, que j'avais vagi entre ses cuisses et qu'entre les miennes se tenait le même mystère.

Ma mère s'appelle Vendredi. Mon oncle Jeudi. J'ai un autre oncle qui s'appelle Samedi. Ma grand-mère manquait sans doute d'imagination. Précisons qu'elle fut enceinte au moins quinze fois, qu'elle accoucha onze fois et que, seuls sept enfants, portant des noms de jours de semaine, de légumes, de fruit, survécurent. Il faut accorder à Mère-grand non seulement une inspiration berbère pour les prénoms mais aussi une rage d'accoucher admirable. Tantôt elle langeait un nourrisson, tantôt elle le rendait à la terre des Aurès. Je ne compte pas les mois où les marmots indistincts pendaient à ses mamelles.

Sur la photo de mariage de ma mère, on voit aussi mon père. Ma mère est belle avec ses cheveux noirs en cascade sur les hanches, un voile blanc entoure son visage de poupée perdue. Ses lèvres, colorées par le photographe, sont vermeilles. Mon père ressemble à Charlot en beaucoup moins drôle.

→ 20 août 2017

1

## Histoire drôle

Ma mère adore les histoires drôles. Il en est une qui me concerne, tout-à-fait charmante et éclairante. Elle la narre entre une gorgée de thé à la menthe et la dégustation d'un petit gâteau sablé saupoudré de sucre glace.

Je suis née le vingt-deux février 1973. J'étais prévue pour le mois d'avril. J'aurais dû être un bébé du printemps. Quelle promesse. C'était sans compter sur l'ingéniosité de l'adolescente de quinze ans qui me portait dans ses flancs. Je vaquais dans son ventre régurgitant mon ignorance. Embarrassée par la lourdeur et la gêne de cette excroissance malvenue, ma mère qui ne me connaissait pas encore, voulait cesser de traîner ce cabas ventral disgracieux. Ainsi, en s'esclaffant, elle raconte comment, chaque jour, elle inventait des stratagèmes ludiques et brillants pour enfin retrouver le ventre moelleux de ses quatorze ans.

Sa première tentative consista à dévaler une pente raide sur un vélo sans frein et à se jeter sur le côté en pleine course. Elle récolta quelques ecchymoses mais la tumeur utérine ne semblait pas s'être détachée d'elle en même temps que le vélo.

Elle se risqua à dévaler la même pente sans le vélo, allongée, en roulant sur elle-même. L'expérience fut étourdissante, plus belle et plus jouissive que les étreintes brutales et imposées de l'acte conjugal ; pourtant malgré cette synesthésie surprenante, elle ne put se féliciter de la perte de la bombance paresseuse et laide qui la costumait. Ses beaux cheveux noirs étaient garnis de branches, ses vêtements salis, et elle eut un peu froid au moment où elle dut rentrer au village. Le vent d'hiver venait déjà du nord, le vent des Aurès lui manquait. Je sais que sur le chemin, elle versa quelques larmes en pensant à ses champs et à ses brebis, à ses innocences perdues. Mais ceci, elle ne le raconte pas,

ma mère a sa dignité berbère ; on ne raconte pas  
n'importe quoi quand on boit du thé, même lorsque le  
miel colle aux dents.

Ma mère adore les histoires drôles. Il en est une qui me concerne, tout-à-fait charmante et éclairante. Elle la narre entre une gorgée de thé à la menthe et la dégustation d'un petit gâteau sablé saupoudré de sucre glace.

Je suis née le vingt-deux février 1973. J'étais prévue pour le mois d'avril. J'aurais dû être un bébé du printemps. Quelle promesse. Je ~~me~~ <sup>me</sup> vaquais, dans son ventre, régurgitant mon ignorance. C'était sans compter sur l'ingéniosité de l'adolescente de quinze ans qui me portait dans ses fianés. Embarrassée par la lourdeur et la gêne de cette excroissance malvenue, ma mère qui ne me connaissait pas encore, voulait ~~cesser de~~ <sup>arrêter</sup> traîner ce cabas ventral disgracieux. Ainsi, en s'esclaffant, elle raconte comment, chaque jour, elle inventait des stratagèmes ludiques et brillants pour enfin retrouver le ventre moelleux de ses quatorze ans.

Sa première tentative consista à dévaler une pente raide sur un vélo sans frein et à se jeter sur le côté en pleine course. Elle récolta quelques ecchymoses mais la tumeur utérine ne semblait pas s'être détachée d'elle en même temps que le vélo.

Elle se risqua à dévaler la même pente sans le vélo, allongée, en roulant sur elle-même. L'expérience fut étourdissante, plus belle et plus jouissive que les étreintes brutales et imposées de l'acte conjugal ; pourtant malgré cette synesthésie surprenante, elle ne put se féliciter de la ~~perte~~ <sup>perte</sup> de la bombance paresseuse et laide qui la costumait. Ses beaux cheveux noirs étaient garnis de branches, ses vêtements salis, et elle eut un peu froid au moment où elle dut rentrer au village auvergnat. Le vent d'hiver venait déjà du nord, le vent des Aurès lui manquait. Je sais que sur le chemin, elle versa quelques larmes en pensant à ses champs et à ses brebis, à ses innocences perdues. Mais ceci, elle ne le raconte pas, ma mère a sa dignité berbère ; on ne raconte pas n'importe quoi quand on boit du thé, même lorsque le miel colle aux dents.

Elle avait beau tourner dans son lit, chercher une position qui la libérerait de ce poids intérieur, elle n'y arrivait pas. Elle dut envisager un face à face plus intime

→ 26 décembre 2017

Ma mère adore les histoires drôles. Il en est une qui me concerne, tout-à-fait charmante et éclairante. Elle la narre entre une gorgée de thé à la menthe et la dégustation d'un petit gâteau sablé saupoudré de sucre glace.

Je suis née le vingt-deux février 1973. J'étais prévue pour le mois d'avril. J'aurais dû être un bébé du printemps. Quelle promesse. C'était sans compter sur l'ingéniosité de l'adolescente de quinze ans qui me portait dans ses flancs. Je vaquais dans son ventre régurgitant mon ignorance. Embarrassée par la lourdeur et la gêne de cette excroissance malvenue, ma mère qui ne me connaissait pas encore, voulait cesser de traîner ce cabas ventral disgracieux. Ainsi, en s'esclaffant, elle raconte comment, chaque jour, elle inventait des stratagèmes ludiques et brillants pour enfin retrouver le ventre moelleux de ses quatorze ans.

Sa première tentative consista à dévaler une pente raide sur un vélo sans frein et à se jeter sur le côté en pleine course. Elle récolta quelques ecchymoses mais la tumeur utérine ne semblait pas s'être détachée d'elle en même temps que le vélo.

Elle se risqua à dévaler la même pente sans le vélo, allongée, en roulant sur elle-même. L'expérience fut étourdissante, plus belle et plus jouissive que les étreintes brutales et imposées de l'acte conjugal ; pourtant malgré cette synesthésie surprenante, elle ne put se féliciter de la perte de la bombance paresseuse et laide qui la costumait. Ses beaux cheveux noirs étaient garnis de branches, ses vêtements salis, et elle eut un peu froid au moment où elle dut rentrer au village auvergnat. Le vent d'hiver venait déjà du nord, le vent des Aurès lui manquait. Je sais que sur le chemin, elle versa quelques larmes en pensant à ses champs et à ses brebis, à ses innocences perdues. Mais ceci, elle ne le raconte pas, ma mère a sa dignité berbère ; on ne raconte pas n'importe quoi quand on boit du thé, même lorsque le miel colle aux dents.

Ma mère adore les histoires drôles. Il en est une qui me concerne, tout-à-fait charmante et éclairante. Elle la raconte entre une gorgée de thé à la menthe et la dégustation d'un petit gâteau sablé saupoudré de sucre glace.

Je suis née le vingt-deux février 1973. J'étais prévue pour le mois d'avril. J'aurais dû être un bébé du printemps. C'était sans compter sur l'ingéniosité de l'adolescente de quinze ans qui me portait dans ses flancs. Embarrassée par la lourdeur de cette excroissance malvenue, ma mère qui ne me connaissait pas encore, raconte, en s'esclaffant, comment, chaque jour, elle inventait des stratagèmes ludiques et brillants pour enfin retrouver le ventre moelleux de ses quatorze ans.

Sa première tentative consista à dévaler une pente raide sur un vélo sans frein et à se jeter sur le côté en pleine course. Elle récolta quelques ecchymoses mais la tumeur utérine ne semblait pas s'être détachée d'elle en même temps que le vélo.

Elle se risqua à dévaler la même pente sans le vélo, allongée, en roulant sur elle-même. L'expérience fut étourdissante, plus belle et plus jouissive que les étreintes brutales imposées de l'acte conjugal, mais ne la libéra pas du cabas ventral qui la déformait. Ses beaux cheveux noirs étaient garnis de branches, ses vêtements salis, et elle eut un peu froid au moment de rentrer au village auvergnat. Le vent d'hiver venait déjà du nord, le vent des Aurès lui manquait. Sur le chemin, elle versa quelques larmes en pensant à ses champs et à ses brebis, ses innocences perdues. Mais ceci, elle ne le raconte pas, ma mère a sa dignité berbère ; on ne raconte pas n'importe quoi quand on boit du thé, même lorsque le miel colle aux dents.

Elle avait beau tourner dans son lit, chercher une position qui la libérerait de ce poids intérieur, elle n'y arrivait pas. Elle dut envisager un face à face plus intime avec la chose. Après avoir consulté ses oracles secrets, elle décida d'extraire le mal par là où il était entré. Elle explora son intimité avec des objets plus ou moins longs,

## Incipit définitif

Ma mère adore les histoires drôles. Il en est une qui me concerne, charmante et éclairante. Elle la raconte entre une gorgée de thé à la menthe et la dégustation d'un petit gâteau sablé saupoudré de sucre glace.

Je suis née le 22 février 1973. Prévues pour le mois d'avril, j'aurais dû être un bébé du printemps. C'est sans compter sur l'ingéniosité de l'adolescente de dix-sept ans qui me porte dans ses flancs. Embarrassée par la lourdeur de cette excroissance malvenue, ma mère raconte en s'esclaffant, comment chaque jour elle invente des stratagèmes ludiques et brillants pour enfin retrouver le ventre moelleux de ses seize ans.

Sa première tentative consiste à dévaler une pente raide sur un vélo sans frein et à se jeter sur le côté en pleine course. Elle récolte quelques ecchymoses mais la tumeur utérine ne semble pas s'être détachée d'elle en même temps que le vélo.

Elle se risque à dévaler la même pente sans vélo, allongée, en roulant sur elle-même. L'expérience est étourdissante, plus belle et plus jouissive que les étreintes brutales et imposées de l'acte conjugal, mais ne la libère pas du cabas ventral qui la déforme. Ses beaux cheveux noirs sont garnis de branches, ses vêtements salis, et elle a un peu froid au moment de rentrer au village auvergnat. Le vent d'hiver vient déjà du nord, le vent des Aurès lui manque. Sur le chemin, elle verse quelques larmes en pensant à ses champs et à ses brebis, ses innocences perdues. Mais ceci, elle ne le raconte pas, ma mère a sa dignité berbère ; on ne dit pas n'importe quoi quand on boit du thé, même lorsque le miel colle aux dents.